

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 21

Artikel: D'Escherin à Genève
Autor: C.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209602>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA PÈCLLIETTA A LA SABINE

L ATSE-mè! Sté plié, lâse-mè! Ah! mon Diu, aô sècoo! Venidè à mon sècoo!... Vouaiqu'oneo mon pot dè laci perque bas, brezi, èmèluà, fotu. Aô sècoo! Por nom dè Diu venidè à mon sècoo! bouailazè l'autra né la vilhe Sabine, dèvant sa porta, in rèvgnint dè queri son laci dû la fretèri.

— Qu'est ce que t'a la Sabine, sta né, que fâtant dè dëtertin? dit ion à n'on n'autro, que rèvgnan assebin lè doù dè la fretèri.

— Vaô itré cauqon que lai avert fê onna fâça, aô bin lè z'infants qu'avant rotsi daf pierrès su son tas aô maunètèyi dèvant tsi li. Faut la laissé bramé, l'est prao mèchinta po sè dësindrè.

— Requeminç onco. Allein-vaô guegnî.

— Né pas lezi, mè faut allâ abrèvâ.

— Vu allâ vouai, pè tiuriositâ.

— Qu'af-vo, Sabine, à férè périnque on paret boucan? que lai fâ mon corps in arrouvint.

— La pèclietta dè ma porta qu'est tsermâye! Daiss'itré tsermâye, où-to? Vaô itré on cerguegniet, on diablit, quiet séyo? Quand on vaô aôvri vaô pas vo lâtsi et vo balhiè daf sècessòrs à vo rontré lo bré. A lavi que lè tolcha mon pot dè laci l'est zu tsampâ via .. Aeh! mon Diu, te possiblio, tot paraï cein que mè faut vaîr! Su pas fotia d'intrâ tsi mè. Mè vaô falhai portant cutsi frou, à m'n'adzo, avoué mon rhumatisse, pè ellia cratmena... !?

— Tiafzi-vo, avoué voûtrès diablets et voûtrès cerguegniet! vo sédé prao que n'in a min. L'êt: i bon, daô passâ, dè lo férè incraîr.

— Totse pire, te vaô prao vaîrre.. !?

— Saret bin la mètsance! fâ mon gaillard in inpougnin la pèclietta et chaötin in mimo teimps dè coté. Tsermâye, tsermâye! Sè prao quiet l'a... l'est lectrizâye, n'a pas, voîtra pèclietta!

— Lectrizâye! Lectrizâye! Mon Diu vai, voi lhan mè l'avaî lectrizâye, ma pèclietta... Pu, mon laci, mon pot dè laci, èmèluà, fotu... Ah! mè l'an lectrizâye! Mè tignan po onna bedouïma! Sti iadzo, l'é bon! Mè la payérân, ellia que! Vu portâ plinta... fér à veni lo Dzudzo, la Justice! Se faut on aôdrel in tributant, quantia Lozena! Clliaô que l'an cein fè l'aôdran in prez'zon! Saran inellioù, oùdè-vo!?

— Lé dzeins accoressan tot épouairi, et on oïessaï :

— Lai a-t-e daô mau? A-te cauqon dè tiâ?

— L'est la Sabine, la vilhe Sabine, qu'est lectrizâye. Ne vaô pas in rèveni. Paret que l'est bas, étaissa ique dèvant, la tita su lo lindâ dè sa porta, dezan daf fennès dû tot lhin, in allein vâiré.

— Faut allâ queri on maïdzo, vito on maïdzo, à tsévau, aô bin la sadze-fenna, dezan daf z'autrè.

— Na pa lo maïdzo, lo martsau...

— Na pa lo martsau, lo saralyon.

Et vouaité lo saralyon et lo martsau que s'aminnan avoué daf martî et daf z'etenâlyès.

— Faut onna ellère pè châotré, on ne laf vai pas onn' istière. Apportâde onna lanterna! que-mindè lo syndique qu'arrevâvè assebin.

— N'a pa fauta d'onna ellère, sin sin ou porer pas délectrizâ, dian daô-traî bonfonds que chaillyessan dè l'auberdro.

Et lè dzeins s'attroupâvan et gaôlavan ti insimilâ.

Pu, tot por on coup, sin que lo saralyon, ni lo martsau et ni lo syndique s'in satsan mècliâ, la pèclietta à la Sabine s'est trovâye délectrizâye et sa porta aôverta, nion n'a su quemain.

Ora, qu'est-ce que lai ja zu à ellia pèclietta? A-te éta tsermâye, lectrizâye? Po dere lo fin mot, pas onn' âma ne lo sâ. Sechet, portan. Lè bonfonds, que quartettâvan pè lo cabaret, et que poûzan justameint staô dzo lè fi po la lumière pè lo veladzo, lo savan prao, mâ ne voi lhan rin dere. Rizas tant mè in catson.

OCTAVE CHAMBAZ.

D'ESCHERIN A GENÈVE

On nous écrit :

L es exemples de loquacité de concitoyens allemands ou vandois, cités dans le *Conteur* du 10 mai, me remettent en mémoire l'histoire de deux habitants de Escherin sur Lutry se rendant à pied à Genève, il y a quelque cinquante ans. En passant à Cour, ils viennent la plantation de choux du jardin Combernon, qui passait pour être, au dire des connaisseurs, la huitième merveille du monde. L'un d'eux, Marc à Louis, exprima son admiration en s'écriant :

— « Quienna balla tchoulâie! »

Son compagnon, Djan-Daniel, ne dit rien. Les deux voyageurs continuèrent leur chemin; ils burent quartette à Morges, chopine à St-Prex, en faisant les dix heures, et traversèrent Rolle sans s'arrêter et sans échanger une parole. En sortant de cette dernière ville, Djan-Daniel répondit enfin à la remarque de son compagnon en disant :

— Vâ, onna balla tchoulâie!

Le voyage se poursuivit ainsi jusqu'à Genève sans que la conversation devint plus animée. Cependant, peu après Nyon Marc à Louis interpellâ un brave homme qui, à plat ventre sur la grève, buvait à même dans le lac.

— Est-le bouonna? demanda Marc à Louis.

— Pi prau, répondit l'autre.

La deuxième parole échangée le fut en passant à Versoix, près d'un étang où coassaient des grenouilles.

— Dèvesan bin sur l'r, eliau renailhié dè Genève, fut la remarque de Djan Daniel.

C. D.

DU MONDE A DINER**Pour les dames.**

IL est entendu qu'il est des choses que tout le monde sait. Les rappeler est presque de la naïveté.

Tout le monde connaît, par exemple, les règles élémentaires de la bienséance; mais il n'en est pas auxquelles on contrevient plus fréquemment. Elles vous paraissent si naturelles, ces règles, qu'on a — du moins, il faut le croire — l'illusion de s'y conformer instinctivement, sans s'en apercevoir, pour ainsi dire. Et, ce qui est très curieux, et très regrettable aussi, c'est que souvent, sans plus s'en douter, de même, on ne s'y conforme pas du tout, et qu'on est en perpétuel conflit avec ce que l'on pourrait appeler l'a, b, c du bon ton.

Ainsi, il arrive à chacun de recevoir, à l'occasion, quelques convives à sa table. On met plus ou moins, en l'occurrence, les petits plats dans les grands; on fait, comme on dit chez nous, du « dérangement ». Il importe que vos invités, tout en ayant l'impression d'une réception d'une cordialité et d'une générosité irréprochables, puissent croire que cela n'a changé en rien vos quotidiennes habitudes et que vous ne vous apercevez de leur présence à votre table qu'au plaisir de les y voir.

Ce n'est pas souvent ainsi que se passent les choses, chez nous surtout. Nous avons généralement le cœur sur la main, mais nous ne savons pas le présenter à nos hôtes avec l'aisance qui caractérise, entre autres amphitryons, les Français.

Nous nous agitons, nous inquiétons si visiblement, pour rassurer l'agrément de nos invités, que ceux-ci en sont mal à leur aise et qu'à l'heure du départ, ils s'en vont presque avec un soupir de soulagement d'échapper à vos amabilités, à vos gentillesse obsédantes.

— Ah! dit l'un, une fois dans la rue, ces "", quelles bonnes gens, mais qu'ils sont angoissants quand ils vous regoivent à leur table. On a tellement l'impression du tracas qu'on leur cause!

— Eh! bien oui, ajoute un autre; vrai, je préfère un morceau de pain et de fromage, mangé tranquillement chez moi ou sur le coin d'une table de café, à tous les mets exquis qu'on vient de nous servir, assaisonnés de l'inquiétude, de l'agitation constante de ces braves ""!

La maîtresse de maison, qui a une cuisinière sur qui elle peut compter, n'a pas d'excuse pour s'inquiéter. Son art consiste, au contraire, à avoir l'œil à tout, sans qu'il y paraisse. Elle doit être toute à ses hôtes ou du moins leur en donner l'illusion.

Il ne faut pas que le convive, angoissé, soit sans cesse obligé de dire à la maîtresse de maison : « Mais, madame, je vous en prie, accordez-nous donc le plaisir de votre compagnie. Prenez un moment de repos; asseyez-vous et daignez doubler, en les partageant avec nous, les succulents attraits de votre table! »

« Une maîtresse de maison, a dit Mme Millet, dans sa *Maison rustique des dames*, doit être prête à recevoir ses hôtes au moment de leur arrivée; il faut que tous les ordres soient donnés à l'avance, et le service assez bien organisé pour qu'elle n'ait plus à s'en occuper.

» Rien n'est plus désobligeant que d'arriver dans une maison sans trouver la maîtresse prête à vous recevoir; rien n'est plus ridicule que de la voir quitter ses convives — qu'elle devrait accueillir et occuper avant le repas — pour se rendre dans la cuisine, l'office ou la salle à manger. Si elle n'a pas de domestique assez habile pour lui confier le soin de mettre le couvert, elle doit le mettre à l'avance et donner à la cuisine assez d'explications pour qu'on puisse servir sans elle. »

Et plus loin :

« La maîtresse de maison doit mettre tous ses soins à faire les honneurs de la table avec grâce et bienveillance, veiller à ce que chaque convive ne manque de rien; surtout, n'en oublier aucun. Elle cherchera à deviner quels sont les mets qui plaisent à chacun, pour les lui offrir, mais sans insistances et sans affectation, ce qui est de mauvais ton. »

ILS CHANTAIENT AINSI

Le *Conteur* a maintes fois publié des vieilles chansons, de celles que chantaient nos grands-pères et nos grand'mères et qu'on n'entend plus aujourd'hui. Pour la chanson, comme pour toutes choses, les temps changent. A nouveaux temps, chansons nouvelles.

Dire si l'on a perdu ou gagné à la substitution des chansons modernes aux anciennes est difficile. Avec les temps, les idées aussi se modifient, et l'on peut se demander si l'on est jamais en situation, intellectuellement parlant, de juger avec toute l'impartialité et dans les sentiments voulus, en cas de comparaison des choses du passé avec celles de l'époque où l'on vit.

Les chansons de nos pères étaient le reflet, l'expression de leur mentalité, dépendante, elle-même, de l'influence du milieu et des conditions de l'existence en leur temps. Dès lors, la science fait des progrès énormes et ses applications pratiques ont modifié du tout au tout les conditions de vivre. Les idées, auxquelles de nouveaux horizons se sont ouverts, ont évolué. Nous ne voyons ni ne pensons plus comme nos pères; partant, nous ne chantons plus comme eux. Le tour naïf de certaines de leurs chansons ne nous est plus familier; il serait un mauvais interprète de nos sentiments actuels. La chanson — celle qui est digne de ce nom — est devenue plus savante, aujourd'hui, elle a plus de prétention à l'art. Les mérites comparatifs de ce caractère nouveau de la chanson et du caractère de l'ancienne chanson peuvent prêter à discussion. Mais, quelle qu'elle soit, la conclusion ne changera rien à ce qui existe et n'aura pas grande importance pour l'avenir de l'humanité. Elle ne fera, fort probablement,